

NOTAS Y COMENTARIOS

L'IDÉE D'ÊTRE FACE À L'ÊTRE ET AUX ÊTRES

En ontologie particulièrement, est-il absurde et sans importance de déclarer concrète une idée abstraite?

Depuis Bergson, beaucoup de modernes sont habitués à considérer qu'en tre notre esprit —qui fige et solidifie— et le monde de la matière, fluide et mouvant, il y a divorce. Ce faisant, ils prolongent dans un domaine particulier, la pensée de Suarez et de Scot: absurde, la prétention d'idées univoques à exprimer la structure métaphysique d'un concret analogue et multiforme; inimportante, à plus forte raison.

Et cependant c'est la possibilité même de l'ontologie qui est en jeu. Si les idées abstraites du réel en font abstraction, si le réel mental est un irréel ontologique, la déduction dialectique n'est qu'un fragile artifice, et toute la tentative métaphysique est logiquement condamnée à se réfugier dans un idéalisme solitaire ou un décevant empirisme, si religieux soit-il.

La question posée est donc le problème des problèmes. Comment dénouer une pareille nodosité? C'est ce que nous demanderons successivement à Suarez et Scot, puis à Saint Thomas. Puisque nous sommes en ontologie, nous chercherons particulièrement à dégager l'idée qu'ils se font de l'être.

Suarez et Scot, que des nuances séparent, conçoivent l'idée d'être comme la plus abstraite de toutes, obtenue qu'elle est par une série d'éliminations successives, comme la plus pauvre et la plus indéterminée. Plutôt qu'une affirmation, elle est négation du néant. Elle fait abstraction de ses inférieurs, elle est univoque, et ne porte pas en elle, du moins pas actuellement, même confusément et implicitement, la multiplicité et les oppositions qui se font jour dans le réel. Ce qu'elle exprime des êtres, c'est, non pas qu'ils sont ceci et cela (*talía entia*) mais tout simplement et tout uniment qu'ils sont êtres (*entia*): et encore cette position semble-t-elle être particulière à Suarez. Plutôt que l'autoposition dynamique de chacun des existants, l'idée d'être reflète le donné statique des essences spécifiques.

Pourquoi? Tout cela tient, en partie du moins, à sa méthode d'élaboration: l'abstraction comparative. Au terme d'une élimination des essences, l'idée d'être reste seule, immense en extension, pauvre infiniment en compréhension. Car elle a été dégagée de l'analyse de concepts, d'objets intelligibles et simples, e non d'un acte complexe et riche.

Conséquemment, il est absurde de la déclarer concrète. Il est à peine nécessaire d'insister sur ce point, qui ressort de la conception résumée plus haut.

Le réel, le concret est multiple, mobile et actif, il est riche et déterminé comme essence et comme individu. L'idée d'être est indéterminée et pauvre, univoque, immobile et inerte.

Il est aussi inimportant qu'absurde de la déclarer concrète. Une philosophie des essences s'en passe fort bien, et ne recourt pas à elle mais au réel concret, aux êtres pour prouver l'existence de l'Être Suprême. Par contre, inconsciemment, elle semble concrétiser l'idée de néant, faire de cete idée, abstraite de l'être (et qui, en réalité, en fait abstraction) l'expression correspondant à un donné extrinsèque à l'esprit.

Suarez et Scot ont communiqué à la foi et à la sainteté de Thomas d'Aquin, sans partager pour autant toutes ses vues philosophiques. Pour le Docteur Angélique, l'idée d'être est à la fois la plus abstraite et la plus concrète de toutes. Sa richesse et sa compréhension sont aussi grandes que son extension: c'est tout le réel qu'elle reflète en l'êtréignant, rien n'échappe à son universel baiser métaphysique. Elle est la première de toutes les idées, fruit d'une intuition plutôt que d'une élimination, et la dernière, car toutes les autres se ramènent à, se résolvent en elle (De Ver. Q I, a I). Abstraite du réel sans en faire abstraction, elle contient confusément et implicitement toutes les virtualités de ses multiples déterminations, car elle est la synthèse de l'un et du multiple, en étant relation d'essence à existence, proportion des essences à l'esse. Les oppositions patentes dans le réel sont patentes en elle: nécessaire et contingent, un et multiple, participant et participé, recevant et reçu, créateur et créature, être et esprit, identité et altérité, indivision et division, toujours pour la même raison: loin d'exprimer seulement un donné essentiel et statique, elle signifie relation et proportion des essences à l'exister. Elle exprime même la structure hiérarchique du concret, l'ordination des essences à l'exister, du multiple à l'un, et donc dépendance et primauté. Loin de se borner à dire que tous les êtres sont, en tant qu'êtres, elle affirme, implicitement, mais réellement, au sein d'une indétermination qui est purement subjective et mentale, le ceci et le cela. Ni univoque, ni équivoque, elle est analogue: elle comporte gradation et intensité puisqu'elle connote —nous l'avons déjà dit— ordre, dépendance et hiérarchie.

Pourquoi? D'où lui vient donc cette plénitude?

De ce que les thomistes, et de la façon la plus explicite dans le cas du P. Marc, l'ont élaborée au moyen d'une analyse réflexive de l'acte de connaissance parfait, le jugement. Dans la connaissance, connaissant et connu sont si intimement unis que la structure de l'un reflète, sinon le mode, du moins la réalité de celle de l'autre. Les sujets sont multiples comme les individus, les prédicats les unissent comme les essences unissent les individus, imparfaitement d'ailleurs, au sein du genre spécifié; mais l'acte d'affirmation cimente cette unité, entre sujets et prédicats, comme l'existence est le suprême lien d'unification des essences et des individus. Le jugement n'exprime pas seulement, ainsi, l'un et le multiple, mais encore le stable et le mouvant, l'être et le devenir: le substantif traduit la substance et les différents modes du verbe idéalisent le mouvement. Décidément, Bergson a méconnu l'intelligence... L'idée abstraite de l'être s'exprime dans un jugement, qui n'en fait pas abstraction, mais transpose dans l'esprit sa stable fragilité et sa permanence mobile. Il n'est donc pas absurde, mais nécessaire et indispensable de déclarer qu'une idée aussi abstraite que celle de l'être est de toutes la plus concrète. Nous pensons l'avoir suffisamment montré. Reste à en étaler l'importance, c'est à dire les conséquences.

Notons tout d'abord que cette idée si riche pourra être le levier de toute la déduction métaphysique. Celle-ci, procédant simultanément par voie d'analyse et de synthèse (l'on décompose mentalement en sous-entendant la recombinaison), ayant dégagé l'un à partir du multiple, l'être des êtres, et ayant déduit sa transcendance, pourra ensuite, sans risque de monisme, déduire de l'idée d'être les transcendants (un, vrai, bien, et le beau qui est leur splendeur à tous) fragmenter cette idée parfaite mais complexe (n'oublions pas qu'elle est proportion des essences à l'exister) en deux concepts: nécessaire et contingent, montrer que l'idée d'être ne se réalise à plein que dans celle de personne (seule celle-ci intègre pleinement l'autonomie et l'universalité, l'intériorité et la plénitude de l'être) car l'être n'est pas seulement en soi et par soi, établir enfin, au moyen de la force ascensionnelle qui se dégage de l'idée d'être, que de toute nécessité, il doit y avoir un être personnel parfait, non seulement *in se*, *per se*, *pro se*, mais encore *a se*: Dieu.

Précisons maintenant ce dernier point: si l'idée d'être implique ordre, hiérarchie et relation, on peut en déduire les analogies d'attribution et de proportionnalité, qui d'ailleurs s'impliquent l'une et l'autre, en fait du moins: car la première dit référence et relativité à un premier, la seconde un absolu universel. C'est donc la proportionnalité qui est première en droit. Mais l'attribution l'est en fait, psychologiquement. Et l'analogie d'attribution nous permet de prouver l'existence de Dieu, sans quitter ni le réel ni l'esprit. L'analogie de l'être est anagogie. Car, dans le thomisme, l'infinité de l'idée d'être est positive et intensive, non pas négative comme chez Scot.

Notons encore que l'idée d'être ne fait pas abstraction de ses inférieurs, ni de leurs limites qu'elle n'exclut pas, mais inclut en les débordant et en les dépassant. Ainsi elle nous permet non seulement des ascensions vers les sommets, mais aussi des explorations dans les bas-fonds. Anagogie, certes, mais aussi —s'il est permis de néologiser— catagogie. Elaborée par l'esprit créé, elle lui permet de déduire l'esprit increé, et de comprendre l'être matériel et son devenir.

Si elle connote une participation au transcendant, elle transpose aussi, et logiquement, les participations dans l'ontologique immanent. Elle n'exclut pas mais inclut et la participation de et la participation à. Tous les êtres communient dans l'exister. L'idée d'être n'exclut que l'idée de néant qui la suppose et qu'elle pose, seule idée qui soit pleinement abstraite puisqu'elle fait abstraction du réel, seule idée donc qui soit absurde et sans importance.

Remarquons enfin que l'idée d'être, le jugement d'être, surmontent, dépassent et résolvent les oppositions qu'ils posent. Ils unissent et harmonisent sans exclusion l'être et l'esprit, prédicats, sujets et verbes, l'un et le multiple, participation imparfaite mais réelle de l'un, la permanence et le devenir, le créateur et les créatures, le participé imparticipant et les participants participés. La relation se substitue à la contrariété, ou, mieux, la contrariété posée s'achève en relation. L'être, l'idée d'être exprime à la fois la privation, la contrariété et la relation, qui s'en déduisent; mais elle ordonne les deux premières à la dernière. Et, si l'idée d'être est totalité et simultanément rapport, absolu et relativité, il est aisé d'en déduire, dans la relation, l'"esse in" et l'"esse ad". Comme le demande Hamelin, elle est le simple et le tout dont il faut partir, non pas tant pour aboutir à elle-même que pour culminer en son sommet, Dieu. Comme le veut Przywara, elle est le point de vue qui est à la fois "dedans et au-dessus", la vision des sens/sujets et de l'entendement/prédicats, et de la Raison/verbe, pleinement unifiée; elle part de l'un imparfait, elle exprime l'union de l'un participant avec l'un participé, elle vise le suprêmement un.

Comme le pense Forest, en nous permettant d'opérer la genèse idéale du réel, elle nous fait entrer dans l'Absolu de l'acte créateur. C'est dire la plénitude, inégalee, du sens de cette idée abstraite et suprêmement concrète, c'est dire son importante.

BERTRAND DE MARGERIE S. J.

París

MICHELE FEDERICO SCIACCA (1908-1975)

1. *El último encuentro*. — Un cable nos trajo la triste noticia: "Michele Federico Sciacca, considerado como uno de los principales filósofos cristianos contemporáneos, murió hoy a la edad de 66 años". Uno de mis hijos traíame, con el diario, la amarga nueva.

En la soledad, el primer recuerdo de Sciacca no pudo ser otro que el de nuestro último encuentro, el mejor de todos, cumplido con una extraña mezcla de alegría y de nostalgia. El congreso sobre el pensamiento de Santo Tomás ya tocaba a su fin y en el Real Teatro de San Carlos, en Nápoles, Sciacca acababa de pronunciar la conferencia central. Nunzio Incardona me hizo presente que a la noche siguiente (23 de abril) habíamos de reunirnos en el histórico restaurante "Zia Teresa", frente a la bahía. La noche era clara y templada y, junto con mi mujer, llegamos al lugar de reunión a bordo de una "carrozzella" napolitana tomada por nosotros con ánimo festivo. Nos reunimos en el vestíbulo de un hotel conocido: allí estábamos su primer alumno napolitano, cuando Sciacca fue allí profesor, nuestro compatriota Osvaldo Ruda, de la Universidad de Ottawa, Incardona y señora, María Raschini, tres personas más y nosotros dos. Formando pequeños grupos nos encaminamos al célebre restaurante adonde Sciacca había ido por primera vez siendo estudiante de la Universidad.

Sciacca me sentó al frente suyo y comenzó a conversar en español como le gustaba hacerlo a menudo. Estaba preocupado por mí. Insistió sobre el tema como lo había hecho en Roma pocos días antes; la conversación nos aisló un poco, mientras Sciacca me hablaba de "nuestra" Argentina. En verdad, era la continuación de conversaciones anteriores en las que nos habíamos detenido especialmente en la situación de Europa y del mundo. Analizó con detallado conocimiento la situación argentina y sostenía que, precisamente por ser la nación latinoamericana más europea, era la que estaba en mayor peligro. Aquella cena inolvidable fue transformándose, entre las comidas y las bebidas y las canciones napolitanas, en un convivium lleno de reflexiones, de bromas, de recuerdos, de agudezas. ¿De qué no hablamos aquella noche? Por supuesto, hablamos de filosofía, de libros, de las últimas obras del filósofo, del estado calamitoso de la Universidad, de la Iglesia y también de las cosas cotidianas, de las cosas menudas que van formando la sal de la vida, en medio de la simple y profunda alegría de estar juntos.

En esas últimas horas (que no sabíamos que eran las últimas) también hablamos de Santo Tomás, de cuyo pensamiento, el antiguo inmanentista de la década del 30, hablaba con admiración y con amor. Todos parecíamos los supervivientes de la metafísica en un mundo que ha renegado de ella y, por eso, del espíritu; si pudiéramos contar los pequeños núcleos de sostenedores de la metafísica y de la trascendencia cristiana en todos los países estoy seguro que obtendríamos un número pequeño. Convivium, pues, de supervivientes inactuales, guardianes casi desesperados pero decididos de la auténtica vida del espíritu.